

Linda Orr

# Jour d'hiver et autres poèmes

traduit de l'anglais par Claude Mouchard et l'auteur

Linda Orr a publié, en anglais, un recueil de poèmes (*A certain X*), et un ouvrage sur Michelet. En français ou en anglais, elle a publié divers textes ou études, notamment sur Char (*L'Arc*) et sur Michaux (*Antaeus*). Pour *Poésie*, elle a traduit des poèmes de Wallace Stevens et de Louise Glück. Elle enseigne à l'Université de Duke (Caroline du Nord). Les poèmes ici traduits appartiennent à un ensemble intitulé *Journal from the rue*.

## JOUR D'HIVER, PAS DE LETTRE, CINÉMA

Une femme à la fenêtre étreignait  
la fatigue de son corps, réclamant  
ce qu'elle sentait lui appartenir  
par-delà toute reconnaissance.  
L'homme qu'elle avait choisi  
ne pouvait pas, l'auraient-ils voulu l'un et l'autre,  
répondre à sa  
frénétique réconciliation  
avec soi.  
Debout, seul,  
un arbre dans la cour  
lâchait ses feuilles qui tombaient  
une à une, fines-gaufrées,  
citron pâle, sur le sol.  
On reproduit en dialogues,  
dans l'esprit, ad nauseam,  
ce qu'il faut, quand tout a été dit  
et fait, chasser  
et laisser tel que ça n'est pas.

## OU BIEN MONTRER SA TRISTESSE AUX ENFANTS...

Ou bien montrer sa tristesse aux enfants  
et puis, plus vieux, leur expliquer...  
Ou est-ce que c'est de toujours une question de sang,  
malédiction ou faveur de l'ADN, naissance  
sous une bizarre conjonction d'étoiles, doubles  
jeux de mains, feuilles de trèfles, hélice et bande de Möbius  
lacérant tout notre entendement depuis le premier  
bluff de colin maillard et le reste, distribution vertigineuse,  
roulette, une voiture dérape sur la glace...  
Ou alors longer la voie de chemin de fer,  
se livrer, n'importe, à ce qui « te pense », corps  
et esprit brûlés de mémoire, grenier  
d'abondance de l'enfance, prise glaciale de l'âge :  
je ne te conseille pas de pleurer sur ce qui simplement  
a été, une fois de plus, gâché ; nous parlerons plutôt  
en éclairs de sens qui blessent, en retours  
de flammes d'un rare bonheur, cette confusion,  
le plus souvent, qu'on cache aux enfants.  
Les années s'écoulent, l'information continue à tomber  
au point que dans tout ce tas plus aucun coup ne porte.

## CHIENS FOUS : BRETAGNE

Je rabats les volets, je les fixe  
au mur de la maison basse : brillants,  
les nuages s'écoulent et s'emportent  
en ruée intérieure d'un cerveau bousculé.  
A peine le repas de midi débarrassé, le crépuscule tombe.  
Ma voisine a peur du Chariot de la Mort mais j'aime  
la raccompagner le soir quand le brouillard me nettoie  
les pores du visage et que les lapins roulent chacun  
un œil jaune, billes brûlantes  
enfilées sous la lampe électrique dont le globe  
huileux s'enfonce dans la distance  
où la rivière gonfle son ventre.

Un instant coupée, l'électricité revint : je vis  
la pièce — le saint de porcelaine dans sa niche, la bruycère  
dans le bol en faïence, la table au dessus de verre, ma chaise — et puis  
une coupure, encore. Je me rappelai la lampe électrique à l'autre bout  
de la pièce, loin d'où j'étais assise, et je me mis à palper  
l'éventail des pelures de papier, les gants  
de vinyl mi-retroussés et tordus, le vase, son anse  
où n'entraient que trois doigts, un livre, et puis le vide  
jusqu'au radiateur près de la porte, où je mis la main  
en plein sur la chose.

A vélo. Longer les dolmens jusqu'à la forêt.  
Couper pour finir et reprendre la route vers la ville  
indiquée par deux garçons occupés à racler une étable. « Bon, mange  
ton chocolat » — d'une main gantée en pelant le papier avec les dents,  
tandis que la pluie gelait en petits stigmates de froid.  
Une mule noire avec des cercles blancs sous les yeux  
se retourna sur mon passage ; deux femmes en mobylettes, la figure  
fermée, dévisageaient elles aussi ce même moi impersonnel.

Ouverte, la gorge du cochon.  
Le sang se vide dans un seau.  
Du sel. Remuer, que ça ne fige pas.  
Et puis dans la cave, à refroidir  
pendant qu'on s'affaire à la suite : la peau,  
découpée en bandes grasses, les tripes, lavées  
« jusqu'à ce qu'elles brillent ». Enfin le mélange,  
qu'on a récupéré en bas, en train de coaguler, est versé  
dans les intestins propres et mis,  
en saucisses que divise une ficelle,  
à fumer dans la cheminée, près du jambon.  
Fatigués, quand enfin nous nous asseyons pour dîner.  
Les chiens s'affolent à nos pieds.

## MAURICE

L'unique incisive qui lui reste laisse une marque sur sa lèvre inférieure quand il sourit à mon arrivée. Un roquet souffreteux dégringole du siège avant de la deux-chevaux où je m'assieds, reine de son royaume. Qu'importe si la baraque est sordide, qu'importe s'il me promet de l'or, réel ou pas ? Le village se trompe sur nos liens s'il y voit la perversion de ses propres désirs, mais nous deux, nous parlons sans fin à la table qu'encercle l'obscur passé où il vit toujours, prisonnier chassé par les Allemands du camp dont les soldats russes approchaient par le sud (scène style « Alexandre Nevsky » : la carriole à cheval casse la glace sous son poids et s'enfoncé.) Le cafard est l'ami à qui nous trinquons en son langage, pêchant un verre parmi les objets qui ont sombré dans l'eau brunie d'une bassine. Derrière lui, il pousse de la barbe à une étagère ; un chat étire un bâillement jusqu'au bout de ses griffes. Au-dedans de la cuisinière, restée ouverte, le roquet suce-mord ses plaies. Mal-au-cœur. Serai-je un jour heureuse en dépit ou à cause de mon attirance pour l'anonyme besoin préhensile qui, en-deça du sexe et de la famille, nous sous-tend, si solide qu'on paraisse, si résigné, si froid ou habile qu'on devienne, et qui, terrifiant le plus circonspect, le jette sur quelqu'un — aussitôt manqué, pour retomber dans l'espace où se reprendre ?

### HÉ BIEN, LES PETITS CHEVEUX BLANCS DE M...

Hé bien, les petits cheveux blancs de M. qui lui poussent derrière, dans la nuque, une jeune fille les a coupés, mais pas tout récemment ; et voilà qu'ils se hérissent, et ceux de Monsieur J. aussi,

comme au menton d'une vieille femme — personnages de Balzac...  
Et plus encore, le moi de qui-parle, le glissant patron.  
Comme elle le trouve amusant, le jeune homme, quand il traverse  
le parc — son pull qui lui pend dans le dos, le miroir ne l'a pas vu ;  
c'est la tache aveugle de la vanité que seule une mère perçoit,  
et elle nous rajuste pour nous empêcher de nous effondrer  
ou de dériver dans la « classe dangereuse » des clochards,  
des souteneurs, des trafiquants, des putains, en-deça de toute réforme,  
mais pas hors de portée, sans considération  
d'âge, sans avertissement : un ouvrier  
a peur de la dèche tout autant que les nerfs bourgeois  
redoutent la perte de contrôle, l'une et l'autre dégradantes  
et tues, mais quelle importance, quand on a les yeux dans le vide  
sans savoir s'habiller, encore moins rectifier son pull ?

### SI JE ME SENTAIS PLUS CHARMANTE...

Si je me sentais plus charmante, je pourrais en été  
sur la plage ou sur le bord d'un lac répondre symphoniquement  
à ton attente, mais le sommeil  
flétrit et je rôde dans les pièces (dieu merci  
il y en a deux) et même si tu acceptais  
mes excentricités assez pour que, même  
dans la période où je suis, la... laideur  
ne compte pas, je ne peux pas être vue comme je suis. Je sais bien,  
ces luttes hallucinatoires contre moi-même sont absurdes,  
elles tournent banalement autour de vieilles attitudes  
envers Maman / corps / moi mais je ne peux que les laisser  
jouer juste au bord de la Possession et se réduire à d'épuisés  
traits gracieux pour peu que je  
les prenne en moi. Mais c'est toi qui es là,  
qui, trop profond, es imaginé descendre le secret  
passage vers la mer, vers le tableau (jamais) prêt à faire voile.  
Je t'ai averti, je l'ai suggéré aussi obliquement  
que possible, je vais te prendre ce *soi* et m'en servir  
sans que tu le saches, au moment où tu montes  
dans le bus, ou dans ton escalier, quand tu rentres.

## J'AI PEUR DE TOMBER MALADE...

J'ai peur de tomber malade, de me fatiguer  
dans des familles, de donner essor  
aux images négatives, de sentir le sang  
courir plus rare jusqu'à la racine des cheveux,  
jusqu'au bout des doigts de pied, ou au cerveau :  
cette seule pensée fait du dégât.

Ils m'ont fait voir la maison où le magnétiseur  
vous racle votre fric et si on demande le medium,  
sa femme, on paie double. Comme ça serait bien  
d'avoir une combine qui marche. Un truc minuscule.  
Rien de philosophiquement solide. Une reproduction  
de Bosch où se perdre. La crème qu'on aime le plus,  
un remontant du désir. La lettre d'un ami.

*So what ?* Stevens pousse un soupir cosmique.

*Ma chi lo sa ?* Perros gémit. Expressions étrangères  
pour dire le point au-delà duquel l'esprit échoue,  
et d'où les pieds tracent une double piste qui, s'enfonçant  
dans le sable et lavée et relavée par la nuit  
aux étoiles négligemment filantes ou par une Grosse  
Lune Romantique, ionise le paysage.

## GLOSE

Les quelques-uns qui survivent  
à la destruction démesurée  
de tout ce qui vient  
avant et après  
sont alignés en blocs,  
s'ils n'ont pas été gommés, liquidés,  
au lieu de bondir au jour  
comme ils le devraient, précieux,  
chacun à son tour,  
pour que tout trait commun  
sorte  
avant d'être changé  
en cela, encore  
invisible,  
que chacun était  
depuis longtemps devenu.